



Petit Courrier des Dames,  
*Journal des Modes.*

MODES.

L'HIVER approche et sous des auspices plus heureux. Il est accueilli cette fois, précédé de toutes ses fêtes brillantes, ses harmonies enchantées, ses décors étincelans, et mille essaims de jolies femmes plus jolies encore sous leurs parures coquettes et leurs rians visages; car cet hiver, les visages seront rians, les toilettes variées et élégantes, les danses animées, les conversations vives et aimables. On a compris que ce fanatisme de retraite qui s'était emparé depuis deux ans d'une partie de la haute société de Paris, et la retenait l'hiver dans la campagne, était préjudiciable à trop d'intérêts. La prospérité du commerce s'en ressentait, l'industrie découragée ralentissait ses efforts, et plus d'un tissu brillant, qui eût fait la fortune des artisans et la gloire des salons, restèrent inachevés sur des métiers dédaignés par une aristocratie bou-

deuse et mécontente. Que les hommes influencés par les chances politiques aient sacrifié quelques années de plaisir à leurs sérieuses préoccupations, c'était un simple retard dans leur existence ; mais que les femmes , pour lesquelles l'avenir est si court, les jouissances si passagères , la beauté si vite flétrie , alassent ensevelir leurs belles années au fond des vieux châteaux , et livrer aux rancunes diplomatiques les charmes de leur jeunesse , c'était une ingratitude envers la nature , une barbarie envers la société , une profanation envers elles-mêmes et le monde qui les appelle pour les admirer et leur plaire. Qu'elles reviennent donc cette fois , avec leurs sourires gracieux , leurs toilettes élégantes , et toutes les séductions de leur bon goût. Nous avons des bijoux nouveaux pour orner leurs chevelures , des tissus inconnus pour draper leurs formes et pour les rendre plus charmantes encore ; nos nuances offriront plus d'éclat et nos ornemens de plus piquantes recherches.

Si par un prestige d'optique nous pouvions seulement présenter à ces belles fugitives un aperçu des nouveautés que renferment les magasins Sainte-Anne, ce serait peut-être une des attractions les plus puissantes ; car jamais réunion aussi complète de parures riches et simples, brillantes ou modestes , ne révéla l'immensité des sources de nos modes , comme si M. Delisle avait voulu prouver, par un éclatant élan, que le goût, le luxe et la grâce ne peuvent se refroidir en France , et ressemblent à ces fleurs qui ne pâlisent quelquefois pendant une saison, que pour paraître plus fraîches et plus brillantes dans la saison qui la suit.

Nous donnerons aujourd'hui une partie de la nomenclature de tous ces nouveaux articles.

#### MANTEAUX.

*Manteau Caméléon.* Il a l'avantage de former de grands bouquets très-élégans à l'endroit, et des rayures à l'envers. L'étoffe n'a pas besoin d'être doublée, et le manteau est fait de manière à être porté des deux côtés.

*Manteau Macabre.* Étoffe légère, soie et laine, à petits dessins ; il est entouré de riches bordures à fleurs ou gothiques.

*Manteau Buridan* en étoffe de soie à grandes bandes. Grenat sur grenat foncé, vert sur vert foncé, etc., etc., avec dessins satinés et de la même couleur.

*Manteau Persan* en thibet, broché comme le cachemire, ayant des dessins parfaitement imités des schalls de l'Inde.





*Manteau Turc* en étoffe de soie brochée, à dessins très-riches.

*Manteau de satin* à colonnes couleur sur couleur. Ce tissu est le plus beau qui se soit encore fait pour cet usage.

*Manteau Jeanne d'Albret*. Genre et nuance tout-à-fait distingués.

*Manteau Mahrata*. Rien de plus original, de plus baroque et cependant de meilleur goût : ils ressemblent à des tapis persans.

*Manteaux Arabesques* en soie : ils ont l'avantage de se laver sans ménagement et d'être d'un porté très-léger.

*Manteaux du matin*. Pour cet usage quantité de tissus de laine brochée, dessins détachés, et à colonnes d'une seule nuance ; flanelle anglaise à carreaux, écossais nouveaux, etc., etc.

### ÉTOFFES.

*Tissu de Sumatra* souple, brillant, ne se chiffonnant jamais.

*Cachemire Thibet* ayant la finesse des plus beaux cachemires. On peut en faire, selon la nuance des fonds, des robes négligées ou habillées. Cette étoffe, d'une grande solidité, est destinée à un grand succès.

*Satin-Cachemire*, tissu qui a le brillant du satin ; supérieur au chaly par son élégance.

*Tissus des Indes* imprimés en France, dont les dessins sont charmans. Pour parure les fonds blancs et couleurs claires seront parfaits ; pour négligé les nuances brunes seront également jolies.

*Nouveaux Chalys* brochés et imprimés, d'un genre tout-à-fait opposé à ce qu'on a vu jusqu'ici.

*Chaly-Cachemire* broché en soie, d'une perfection admirable et destiné à la plus grande vogue.

*Mousseline laine-cachemire*, imprimée sur fond de toutes couleurs, en dessins d'un genre entièrement nouveau.

Nous reviendrons dans notre premier Numéro sur le détail des tissus de soie, de gaze et de fantaisie destinés aux soirées ; assortiment qui est digne de tout ce qui se trouve cet hiver aux magasins *SAINT-ANNE, rue de Grammont, n°* .

## Milord Shirley.

« Charles I<sup>er</sup> avait cessé de vivre. Cromwell, tout couvert du sang de son roi, se précipita en Irlande, fit lever le siège de Dublin au marquis d'Asmond, emporta d'assaut la ville de Trédalh, et ordonna le massacre général de la garnison. Un seul homme fut épargné ; Cromwell le réservait à un supplice plus horrible, plus ignominieux. La mort toute nue était trop douce à ses yeux pour les ennemis de son exécrable pouvoir ; il voulait des tourmens, des larmes, des opprobres, des tortures ; le bourreau venait après.

» Cet infortuné promis à la hache, c'était le jeune comte Shirley. Son extrême jeunesse, sa bravoure, l'éclat de son mérite personnel et de sa naissance, auraient pu désarmer un autre homme que Cromwell ; mais le farouche général ne connaissait ni la générosité, ni la clémence ; implacable comme l'enfer, comme lui il ne rendait rien.

» Après une captivité de quatorze mois, le comte de Shirley sortit de son obscure cachot pour paraître devant des juges iniques et vendus à la tyrannie. Sa sentence fut prononcée. Édouard comte de Shirley fut condamné à être décapité le lendemain matin, sur la principale place de Dublin. . . . .

» La tête appuyée dans ses deux mains, il repassait dans son esprit toutes les douleurs de sa vie ; quand la pensée d'une mère et d'une sœur chéries, qu'il laissait sans protecteur dans le monde, lui arracha un cri ; des larmes, brûlantes comme la lave d'un volcan, s'échappaient alors de ses yeux, et il s'écria :

» Quoi donc ! ne pourrai-je les recommander, avant de mourir, à un être compâtissant?... ne pourrai-je pas leur tracer quelques mots d'adieu !... O ma mère ! ô ma sœur ! pas même un baiser d'adieu, un dernier baiser !



— Il ne faut pas vous chagriner comme cela, sir Édouard, répondit une voix rauque et sauvage. »

» Cette voix était celle d'un homme qui venait d'entrer dans le cachot du comte. Shirley, en proie à une espèce de délire, ne l'avait point entendu, et il y avait déjà quelques minutes que l'inconnu était devant lui les bras croisés et dans l'attente d'une réponse. Il reprit. « M'avez-vous compris? Il ne faut pas vous chagriner ainsi : rien n'est peut-être désespéré : il ne faut pas jeter la hache après le manche... Calmez-vous. »

» Édouard leva alors les yeux, et reprenant sa fermeté habituelle, il dit : « Que me voulez-vous? »

» — Je vais vous l'apprendre. Permettez-moi de m'asseoir, et d'abord de m'assurer si on ne peut venir nous écouter.

» Tandis que l'inconnu prenait le soin qu'il jugeait utile à sa sûreté, Édouard eut tout le loisir de le regarder. C'était un homme de quarante ans, d'une figure basse et commune ; ses cheveux, longs, roux et gras, assez courts sur le derrière de la tête, descendaient presque sur son front, et encadraient des yeux vifs et pénétrants ; ses joues, rouges comme de la lie de vin, tombaient de l'un et de l'autre côté du visage comme celles des dogues ; et sa bouche, large, grande et ornée de dents noires et longues, présentait quelque chose de si difforme et de si effrayant, que les paroles qui en sortaient devaient dégoûter ou faire frémir. Cet homme singulier était vêtu d'une large camisolle de drap vert, et d'un pantalon rouge si étroit et tellement juste qu'on eût pu le prendre, à une certaine distance, pour un écorché de quelque amphithéâtre d'anatomie.

» L'inspection d'un tel personnage n'était pas faite pour prévenir en sa faveur. Le comte de Shirley lui demanda donc, dès qu'il se fut assis sur la pierre où il était assis lui-même, ce qu'il venait faire dans sa prison.

» — Ne vous en doutez-vous pas? repliqua l'homme, en remettant sur sa tête un énorme bonnet de poil de chèvre qu'il avait ôté en entrant par un respect machinal. — Non. — En ce cas, je vais donc vous le dire ; je suis le.... — Achevez. — Bourreau, ajouta l'homme d'un ton de voix plein, mais plus adouci... »

Tel est le début du chapitre intitulé *Shirley*, renfermé dans le nouvel ouvrage de M. Amédée de Bart (*l'Enfant de Chœur*). Nous regrettons de ne pouvoir citer en entier cet épisode rempli d'intérêt. La conversation du bourreau, d'une naïveté si féroce et si énergique ; son dégoût de la

vie, énoncé avec un matérialisme presque vertueux ; ce marché original qu'il propose à Shirley, en lui démontrant qu'ils peuvent changer de rôle, puisque l'un cherche à se débarrasser de la vie, tandis que l'autre la regrette ; puis les moyens d'opérer cette transposition par un changement de costume qui au moment de l'exécution ne laisserait point deviner à la foule que l'exécuteur est le condamné, et l'exécuté le bourreau même. La condition que celui-ci impose à Shirley d'épouser sa fille, jeune et belle, possesseur de biens immenses, pour prix de son sacrifice ; le refus du comte, puis son hésitation, ses combats entre son orgueil et la mort, enfin les coups donnés sur l'échafaud que l'on entend dresser, et qui, lorsqu'il n'y a plus que trois minutes de répit, arrachent au malheureux Shirley le serment d'épouser la fille du bourreau, et jusqu'au baiser filial que celui-ci exige avant de mourir, jusqu'à l'anneau qu'il lui remet pour porter à sa fille, tout trouble, tout émeut... A peine commence-t-on à se remettre, lorsqu'on apprend que six mois après on citait à la cour de Copenhague la magnificence du comte de Shirley, l'amabilité, la douceur angélique de sa femme ; cette femme, si pure et si belle, était la fille du bourreau de Dublin.





## ALBUM.

La semaine dernière le petit Théâtre Joly, situé passage de l'Opéra, a r'ouvert ses portes au public, par trois ouvrages sans conséquence, mais fort bien appropriés au cadre : *la Folle au Château*, prologue dans lequel la petite Léontine, âgée de six ans, fait preuve d'une intelligence vraiment surnaturelle ; *l'Enfance d'Arlequin*, croquis mimocomique, et *les deux Originaux*, ballet-pantomime. Il y avait nombreuse société, et si le public a ri et applaudi aux charges de Pierrot ainsi qu'aux lazzi d'Arlequin, il n'a pas moins été surpris du genre tout-à-fait neuf adopté pour l'exploitation de cet établissement. En effet, rien d'admirable comme la précision des gestes de ces petits acteurs chargés d'exprimer sur leur physionomie toute la valeur des mots prononcés par d'autres, dans la coulisse ; précision telle que l'illusion est complète et que nous aurions été tentés d'en douter, si nous n'avions eu des preuves contraires.

Il a fallu un grand travail pour arriver à cette perfection, et nous croyons fermement que le public s'empressera de reconnaître les efforts de cette administration naissante.

La salle est une véritable bonbonnière des mieux distribuées, et les décors, peints par MM. Filatre et Cambon, sont du plus bel effet. En un mot, ce petit théâtre, déjà à la mode, deviendra, nous n'en doutons pas, le rendez-vous de la bonne société et le passe-tems des habitués de la Chaussée-d'Antin.

—La maison Aubert, galerie Véro-Dodat, si connue par ses piquantes caricatures, publie aussi des dessins d'un autre genre ; c'est là que les dames trouvent, pour décalquer, pour colorier et pour découper, tous ces jolis petits dessins qui charment les longues soirées de l'automne. La collection des *Petites Macédoines d'Aubert* est à la 17<sup>me</sup> planche variée ; la feuille ne se vend qu'un franc, et contient jusqu'à 26 petits dessins en forme de cul-de-lampe, qui tous peuvent se diviser et se coller séparément sur des écrans, ou sur des boîtes. Nous avons sous les yeux une feuille de vues de Paris en miniature, une de scènes fantastiques, une de sujets chinois, une de dessins en travers pour orner

les boîtes longues, une de bustes de femmes, une de costumes militaires de tous pays, etc., etc. Tous ces croquis sont exécutés par les meilleurs artistes du journal la *Caricature*.

— On a reçu en Angleterre les détails du désastre qui a frappé un bâtiment du Hull qui se livrait dans le détroit de Daris à la pêche de la baleine. Ce navire ayant rencontré une montagne de glace flottante, reçut un choc si violent qu'il fut brisé, et qu'une partie de l'équipage fut noyée. Seize hommes et trois mousses se sauvèrent dans une chaloupe, sans savoir que devenir en pleine mer. Ils avaient un peu de bœuf cru et de farine. Le septième jour, n'ayant plus rien à manger, ils prirent la résolution désespérée de se saigner pour boire le sang que quelques-uns mêlèrent avec un peu de farine; on saigna le capitaine et dix-sept autres. Un jeune homme ne pouvant plus supporter son malheur, allait se précipiter dans la mer, quand il aperçut deux bâtiments qui approchaient; à cet aspect, la joie fut telle parmi ces malheureux qu'ils perdirent la parole pendant quelque tems et ne purent que se serrer mutuellement la main. Les deux navires étaient des baleiniers danois; ils accueillirent les naufragés et prirent soin d'eux; quelques-uns moururent; d'autres ayant les pieds gelés ont subi des amputations.

## CHOIX DE PORTRAITS ET VIGNETTES,

GRAVÉS PAR M. RANSONNETTE;

Pour joindre à toutes les éditions de l'*Histoire de France*.

La 14<sup>me</sup> et DERNIÈRE LIVRAISON EST EN VENTE. Chaque livraison est composée de trois portraits et d'une vignette, ou d'une Carte et d'un portrait.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON :

Papier de Chine avant la lettre... 2 fr. 25 cent.  
— vélin... 1 50

A PARIS, chez JUBIN, au Cabinet Littéraire, Vieille rue du Temple, n° 5;  
BEAULÉ, rue St-Claude, n° 8, au Marais;  
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, rue Richelieu, n° 47 bis.

*A ce Numéro est jointe la planche 924.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

— On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



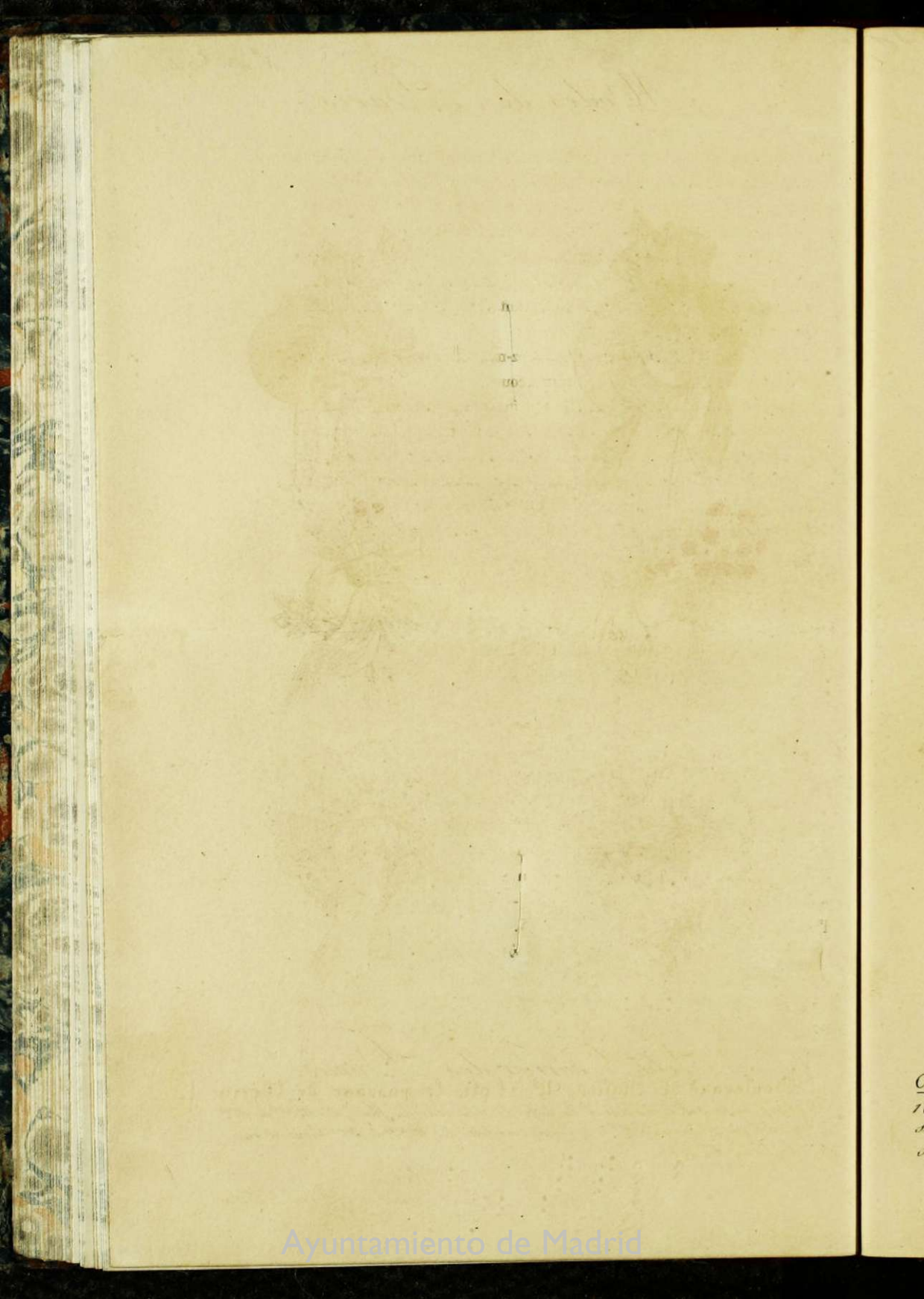
## Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21. près le passage de l'Opéra  
 Resille ornée de nœuds de rubans. S'éclaircit en Tulle dessous en  
 Mousseline brodée.

Published by Sand & S. Godeaux

Ayuntamiento de Madrid





# Modes de Paris.

N<sup>o</sup> 103. 1923.



1



2



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>e</sup> près le passage de l'Opéra  
 1<sup>er</sup> Chapeau en satin, et Bonnet en tulle de soie orné de fleurs des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup>  
 Scuriot rue Monsigny N<sup>o</sup> 1. 2. Bonnet en tulle des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Binard rue  
 St Denis N<sup>o</sup> 36<sup>8</sup>.

Published by T and J Gutter